

DOUGLAS SHARON

Le cactus

San Pedro

dans la médecine populaire
péruvienne



L'ESPRIT FRAPPEUR

Douglas Sharon

**LE CACTUS
SAN PEDRO
DANS LA MÉDECINE
POPULAIRE PÉRUVIENNE**

Traduit de l'américain
par Vincent Bardet

L'ESPRIT FRAPPEUR

L'Esprit frappeur n° 61

Douglas Sharon

Le Cactus San Pedro dans la médecine populaire péruvienne

Ce texte est extrait de

La Chair des dieux, L'Usage rituel des plantes psychédéliques,
ouvrage dirigé par Peter T. Furst (Éditions du Seuil, 1974).

Titre original : *Flesh of the Gods : The Ritual Use of Hallucinogens*

Du même auteur

Wizard of the Four Winds, a Shaman's Story,

Free Press, 1978.

Sorcery and Shamanism :

Curanderos and Clients in Northern Peru,

avec Donald Joralemon, University of Utah Press, 1993.

Terapia de la curandería, avec Eduardo Calderón,

Edigraf (Pérou), 1978.

L'Esprit frappeur

9, passage Dagorno ~ 75020 Paris

© 1972, Praeger Publishers, Inc.

© 1972, Gordon Wasson.

© 1974, Éditions du Seuil, pour la traduction française.

© 2000, L'Esprit frappeur (NSP), pour la présente édition.

ISBN : 2-84405-101-4

SOMMAIRE

Introduction	5
Le guérisseur Gálvaez	11
San Pedro	17
Le symbolisme et le pouvoir de la mesa	25
L'expérience de San Pedro : curandero et patient	39
L'expérience de San Pedro : l'apprenti	45
Bibliographie	53



Trichocereus

INTRODUCTION

L'ATTENTION PORTÉE par les anthropologues au phénomène très répandu de l'utilisation des hallucinogènes dans la médecine populaire au nord du Pérou est chose récente. En 1945, Gillin fut le premier chercheur à observer et à noter le rôle du cactus hallucinogène connu sous le nom de San Pedro (*Trichocereus pachanoi*), qui contient de la mescaline comme substance active. Sa recherche fut prolongée par celles de Gutierrez-Noriega et Cruz Sanchez à la fin des années quarante et, dix ans plus tard, par les travaux de l'ethnobotaniste français Friedberg, qui parcourut les régions du Nord, classant les plantes et observant la médecine populaire. Il fallut attendre 1967, cependant, pour que l'on commence à s'intéresser sérieusement au *curanderismo* (ou médecine populaire) et à son rôle dans la société péruvienne contemporaine, particulièrement dans les couches pauvres de la population, urbaine et rurale. Cette année-là, une équipe de chercheurs, comprenant des psychiatres et des anthropologues, se concentra sur la ville de Salas, réputée être la capitale des guérisseurs de la région côtière du Nord, en vue d'étudier la médecine

populaire du point de vue de plusieurs disciplines. Le résultat est l'apparition de toute une littérature sur un système de guérison largement répandu, qui représente un mélange de techniques et de croyances indiennes et occidentales, où les plantes psychédéliques traditionnelles, au premier rang desquelles le cactus San Pedro, jouent un rôle catalyseur. Bien qu'elles soient d'un usage paralégal, ces plantes rencontrent de toute évidence les plus larges suffrages des habitants. Sur la base de la découverte de poteries cérémonielles et de textiles peints de la culture *chavín*, où il est associé à des jaguars et des esprits, on a récemment pu faire remonter l'importance symbolique et rituelle du psychédélique San Pedro (ou d'un cactus très voisin) à au moins trois millénaires. Comme Furst l'a noté, l'identification du *Trichocereus pachanoi*, ou d'une espèce voisine, sur des urnes funéraires rituelles, en céramique, et sur des tissages, de la période *chavín*, fait de ce cactus la seconde substance psychédélique à propos de laquelle nous avons des repères archéologiques, la première étant la *paraphernalia*, que l'on « sniffe » – pour cette dernière, les signes remontent à 4000 ans, au site de Huaca Prieta, sur la côte.

J'ai commencé à m'intéresser à l'usage des hallucinogènes dans la médecine populaire après avoir eu moi-même recours à ces pratiques au cours de travaux d'exploration archéologique, de 1961 à 1966. J'étais arrivé à la conclusion que, pour entreprendre des expéditions extrêmement hasardeuses, la seule façon de se garantir le service des guides et des porteurs était d'adjoindre un *curandero*, ou guérisseur, au groupe formant l'expédition. En 1965, alors que je travaillais avec un comité péruvien de restauration archéologique, sur les ruines de Chan-Chan, près de Trujillo, je fis la connaissance d'un *curandero* local, qui était chargé de la reconstitution des fresques de terre sèche. Il me convia plusieurs fois à participer à ses séances de guérison, mais un emploi du temps chargé et de fréquentes absences de Trujillo – motivées par une mission de reconnaissance archéologique dans les Andes – m'empêchèrent de me rendre à son invitation avant mon départ du Pérou, en 1967. Il fallut attendre l'année 1970 pour qu'une bourse de l'UCLA me permette de retourner au Pérou et d'étudier avec quelque profondeur les pratiques de ce *curandero*. Ce texte est le résultat d'une étude exploratoire entreprise en vue de me familiariser avec l'art du *curandero* et d'entrer dans l'intimité de son travail, suivant en cela une démarche analogue à celle de Carlos Castaneda.

Comme on va le voir, les pratiques modernes de guérison populaire dans le nord du Pérou sont de nature syncrétique, combinant des éléments d'influence chrétienne à des croyances précolombiennes. À cet égard, elles ne sont pas sans évoquer le culte du champignon sacré tel qu'il se pratique de nos jours dans l'État d'Oaxaca, au Mexique. Au Pérou (comme au Mexique), le noyau des pratiques de guérison est chamanique, et le *curandero* lui-même est plus un chaman, au sens traditionnel du terme, qu'autre chose – les éléments modernes ou de catholicisme populaire venant se greffer sur ce noyau. La composante chamanique est particulièrement apparente dans l'attitude envers le cactus psychédélique, et dans son usage. San Pedro est le catalyseur qui active toutes les forces complexes au travail dans une séance de guérison, à commencer par les pouvoirs visionnaires et divinatoires du *curandero* lui-même. Les propos que le guérisseur tient sur le phénomène et sa relation à San Pedro et à d'autres plantes magiques rappellent ce qu'on a lu sur le chamanisme, le peyotl, les champignons, le yagé et autres substances psychédéliques naturelles. D'un autre côté, le contraste entre mon expérience avec San Pedro et celle du guérisseur indigène montrera que, dans le processus consistant à apprendre à « voir », bien d'autres éléments que le seul cactus

psychédélique sont à l'œuvre. « Voir » au-delà du monde « réel » exige beaucoup de travail, un long entraînement, et, surtout, un type de prédisposition psychologique très particulier, combiné à un certain conditionnement culturel.





LE GUÉRISSEUR GÁLVAEZ

MON GUIDE, que j'appellerai Gálvaez, naquit il y a quarante et un ans à Trujillo, où ses parents s'étaient établis après être descendus des hautes terres andines. L'histoire de sa vie est unique, et en cela c'est bien un *curandero*, car tous sont des individualités extraordinaires. Son père était un habile artisan expert à beaucoup d'ouvrages, en particulier la cordonnerie. Gálvaez commença tout enfant à travailler pour aider la famille à vivre. À 16 ans, il entra au séminaire dans l'intention de devenir prêtre, mais fut vite déçu. Il tenta un moment d'étudier la médecine, mais ce lui fut impossible. Cependant, il conserva toute sa vie le peu qu'il avait appris dans ses jeunes années, et on en verra des éléments intégrés à son système de guérison. Il était doué pour les arts, en particulier la sculpture et la céramique, et il étudia un an à l'école des Beaux-Arts de Lima, en subvenant à ses besoins avec l'argent qu'il avait gagné comme maçon. Il se maria une première fois à l'âge de 20 ans, mais l'union ne dura pas et son épouse garda leur enfant, une fille. À 23 ans, il rencontra sa compagne actuelle, la fille d'un pêcheur, elle-même habile à la poterie. En août 1970, ils avaient neuf enfants – quatre filles et cinq garçons.

Au moment de son second mariage, l'industrie péruvienne de la pêche commençait juste à se développer, et Gálvaez et sa femme prirent l'habitude de descendre à Chimbote, au sud de Trujillo, à chaque saison de pêche. Il fut bientôt chef d'une équipe de pêche au thon. Pendant la morte-saison, il remontait à Trujillo où il travaillait comme docker et gagnait un peu d'argent supplémentaire en faisant des gravures sur bois et des céramiques. En 1962, un navire-hôpital s'installa en rade de Trujillo pour un an, et Gálvaez travailla presque à plein temps à faire des copies de céramiques précolombiennes pour le personnel du bateau. À la même époque, il fit l'acquisition d'un petit bateau et commença à pêcher près de Trujillo, où il avait appris à prendre du poisson. Il fut le premier des pêcheurs de la région à adopter des méthodes modernes. Et puis, alors qu'il était âgé de 35 ans, sa fortune se retourna, et il perdit tout ce qu'il avait. Peu de temps après, il fut chargé, en tant qu'artiste, de restaurer les fameuses fresques en *adobe* (terre sèche) de Chan-Chan, centre politique et économique du royaume préinca de Chimor. Il fut occupé à ce travail jusqu'en 1969, date à laquelle le travail de restauration fut achevé, et, pendant la même période, il fabriqua aussi quelque 2 000 copies d'ancien en céramique, qu'il vendait aux touristes. À part cette sorte d'intimité avec le passé

indien, et les origines indiennes de ses parents, descendus des hautes terres péruviennes, il n'y avait rien de très indien dans le mode de vie de Gálvaez – au contraire, c'était un métis typique, parlant espagnol, sachant lire et écrire, de religion catholique, apparemment très peu branché sur la culture indienne native.

Mais, tout au long de cette carrière diverse et mouvementée, l'« artiste » et le père de famille Gálvaez évoluait aussi comme le *curandero* Gálvaez. L'intérêt porté au sacerdoce dans son jeune âge avait été une tentative de réaliser ce qu'il considérait comme une « vocation à servir l'humanité ». Il fit des rêves le pressant de se préparer, et il ressentit le désir très profond et désintéressé de contribuer à soulager la souffrance humaine. Sa tentative en direction de la prêtrise avait été une déception et la médecine était hors de portée. Alors, âgé seulement de 22 ans, il tomba soudain malade, d'un mal sur lequel la médecine moderne n'avait pas de prise. Ses deux grands-pères avaient été *curanderos* dans les hautes terres, aussi décida-t-il de voir si un guérisseur réussirait là où les médecins avaient échoué. Il fut guéri. Il ne comprit pas ce qui arriva mais ressentit un besoin urgent d'apprendre.

Sa seconde femme avait un oncle qui était connu comme un *curandero* travaillant avec les substances psychédéliques et une *mesa* (littéralement : table, une sorte d'autel recevant plusieurs « objets de pouvoir »). À l'âge de 24 ans, Gálvaez commença son apprentissage avec son oncle. La pêche à Chimbote l'empêcha de se consacrer à sa vocation aussi entièrement qu'il l'aurait souhaité, mais, entre ses déplacements, il acquit suffisamment d'expérience pour servir comme *rastreador* (littéralement « rabatteur », celui qui aide le *curandero* à « voir » durant la séance de guérison). À Chimbote, il eut aussi l'occasion de rencontrer des *curanderos* dont la spécialité était d'« augmenter » la chance des pêcheurs.

Lorsqu'il s'installa à Trujillo, il eut assez de temps pour développer ses pouvoirs jusqu'au point où, au cours d'une séance capitale, il sentit soudain que le « Christ de la *mesa* » l'avait choisi pour opérer une partie du rituel de guérison. Après la séance, Gálvaez décida qu'il avait rejoint, et même dépassé, son maître. Mais il ne se sentait pas encore prêt à établir sa propre *mesa*. Il préféra aller dans le Nord travailler avec les fameux *curanderos* de Chiclayo, Montupe et Ferreñafe. Lorsqu'il revint, âgé de 28 ans, il hésitait encore à pratiquer pour son compte, bien qu'il eût quatre ans d'expérience. C'est

alors que l'une de ses cousines tomba gravement malade. Le père de la jeune fille avait du mal à joindre les deux bouts et ne pouvait de toute façon payer des honoraires à un médecin. Il soupçonna que sa fille devait souffrir d'un *daño*, d'un ensorcellement, et il supplia Gálvaez de prendre l'affaire en main. Surmontant ses réticences, Gálvaez décida d'essayer. En deux séances, il découvrit la cause du mal et pratiqua sa cure à l'aide du cactus psychédélique San Pedro. C'est de cette façon que commença sa carrière de *curandero* avec sa propre *mesa*. En remerciement à Dieu, Gálvaez fit le vœu de ne jamais abuser de ses pouvoirs et de travailler seulement pour le bien, pour le service de l'humanité.

Tel est donc l'homme qui accepta de devenir mon maître.





SAN PEDRO

SAN PEDRO est un cactus cierge relativement peu épais, souvent sans épines. Il fut décrit et classifié en 1920 par Britton et Rose, comme *Trichocereus pachanoi*, de la famille *Cereus*. Selon eux, on le trouve dans les hautes terres des régions équatoriales, où il est aussi appelé *agua-colla*, *gigantou*, et *San Pedrillo*. On ne sait ni pourquoi ni comment il en vint à être appelé « Saint-Pierre ». En 1959, Backeberg fut d'accord avec la classification de Britton et Rose, mais il étendit l'aire de localisation au nord du Pérou et à la Bolivie. En 1960, Friedberg envoya un spécimen à Poisson, de la faculté de Pharmacie de Paris, et Poisson détecta la mescaline (1,2 g par kilo de matériel frais) comme l'alcaloïde actif dans le *Trichocereus pachanoi*. Peut-être San Pedro recèle-t-il d'autres alcaloïdes que la mescaline, mais il faudra d'autres recherches pharmacologiques pour le déterminer.

Britton et Rose ont rencontré San Pedro à des altitudes de 2 000 à 3 000 m. Pour ma part, je l'ai rencontré dans un faubourg de Trujillo, à 24 m au-dessus du niveau de la mer.

Selon Gálvaez, il y a plusieurs types de San Pedro, qu'il distingue par le nombre de leurs rainures longitudinales. L'espèce que les *curanderos* utilisent le plus est à sept rainures. Les cactus à quatre rainures, très rares, sont réputés posséder des vertus curatives particulières. Mais ce sont les espèces récoltées dans les hautes terres des Andes, quel que soit le nombre de leurs rainures, que l'on considère comme les plus puissantes, à cause de la richesse minérale du sol qui les a nourries.

La préparation de San Pedro, en vue de l'utiliser au cours d'une séance de guérison, est un processus très simple. Le jour de la séance, à midi, on coupe quatre petits cactus (les moins épais donnent les meilleurs breuvages) en fines tranches, comme du pain, on les met dans vingt litres d'eau, où ils bouillent pendant sept heures. La plupart du temps, on n'ajoute rien à la potion de San Pedro. Quelquefois, lorsque la maladie est l'œuvre d'un sorcier, causée par une décoction magique de poudre d'ossements, de poussière de cimetière ou de limon provenant des fouilles archéologiques, certaines plantes (inconnues de la botanique : *hornamo blanco*, *hornamo amarillo*, *hornamo morado*, *hornamo cuti*, *hornamo caballo* et *condor purga*) sont bouillies séparément pour

être ensuite ajoutées aux doses de San Pedro servies au malade. Il y a aussi un breuvage vomitif préparé à partir d'une autre plante non identifiée (*condorillo* ou *yerba de la justicia* ou *mejorana*), que l'on absorbe après San Pedro et les *hornamos*. Enfin, une partie de l'infusion de San Pedro est laissée de côté, pour être ajoutée lors de la préparation du tabac, un liquide préparé avec du tabac et d'autres ingrédients, et absorbé par les narines durant le rite de guérison.

Beaucoup de *curanderos* de la région de Chiclayo adjoignent une espèce de datura (*Datura arborea*) à San Pedro, mais pas Gálvaez. Gálvaez connaît le datura et sa puissance, il a rencontré de tels *curanderos* dans le Nord, mais il est conscient de ses propriétés toxiques et de l'effet négatif qu'il a sur beaucoup de sujets. Il n'a pas le sentiment qu'une cure violente de cette sorte soit nécessaire à la guérison de la douleur de ceux qui viennent solliciter ses services.

Gálvaez décrit ainsi San Pedro :

San Pedro, *huando hermoso*, *cardo*, *huachuma* sont les noms du cactus... C'est une plante médicinale. On l'applique, par exemple, aux affections cutanées. Elle a un pouvoir diurétique. On l'utilise en général contre la maladie et la sorcellerie... On l'utilise... pour deux magies : blanche et noire... Après avoir pris San Pedro

il faut toujours manger très légèrement : pas de nourriture poivrée ou salée, ni de graisse d'animal, ni rien qui « s'accroche », comme les aliments qui poussent sur des échalas, par exemple les pois, les haricots, les lentilles... Le cactus est représenté sur des céramiques archéologiques, sans doute en vue de figurer ses pouvoirs, ses applications... San Pedro a un symbolisme particulier pour les *curanderos* parce que San Pedro est toujours en accord avec les saints, avec les pouvoirs des animaux, de personnages ou d'êtres forts, d'êtres sérieux, d'êtres qui ont un pouvoir surnaturel... Le symbolisme de San Pedro est de localiser sur toutes les parties du territoire la pensée et le potentiel originels de l'homme.

Une autre vertu intéressante de San Pedro est qu'il protège les maisons :

Il prend soin de la maison... comme si c'était un chien. Il fait office de gardien. La nuit, il apparaît aux inconnus qui viennent sous la forme d'un homme en blanc coiffé de noir. Ou bien on l'entend siffler. Il siffle de façon très particulière, de telle sorte que l'étranger qui pénètre dans la maison... ressort à toute vitesse, comme une balle.

San Pedro n'est que la plante la plus importante au sein d'un très vaste ensemble de plantes « magiques ». Ces plantes – les unes plutôt médicinales, les autres proprement magiques – sont soigneusement distinguées de la foule de plantes purement médicinales que connaît

le *curandero*. La grande majorité des plantes magiques sont cueillies sur les pentes entourant des lacs sacrés, dans les Andes, à des hauteurs de plus de 4000 m. Il y a de tels lacs dans plusieurs régions des hautes terres du Nord ; l'endroit le plus important s'appelle Las Huaringas, et se trouve au-dessus de la ville de Huancabamba près de la frontière avec l'Équateur. Beaucoup de *curanderos* font périodiquement un pèlerinage à Huancabamba, et vont chercher des herbes, ou bien ils ont des amis sur place qui le font pour eux. Le *curandero* place ensuite les herbes dans son *seguro*, un récipient spécial en verre, où elles sont conservées avec plusieurs parfums. Le *seguro* est l'un des points focaux de l'attention du *curandero* pendant la séance de guérison. Gálvaez dit que ces plantes, une fois activées par les rites de la séance, lui « parlent », après qu'il a bu San Pedro, lorsqu'il se concentre sur le *seguro*. Certaines plantes symbolisent l'art de guérir et les causes du mal pendant le diagnostic, tandis que d'autres, qui ont une valeur médicinale, indiquent les herbes que le malade doit prendre pendant la cure qui suit la séance de guérison. On peut trouver la plupart de ces plantes auprès des herboristes, dans les marchés des cités côtières et des villes du Pérou.

Voici comment Gálvaez rend compte de l'action des plantes magiques, en relation avec San Pedro et avec lui-même :

Selon mon jugement, comme *curandero*, les herbes ont leurs esprits, puisqu'elles parlent et dirigent les activités du *curandero* pendant la séance... Leurs esprits sont perceptibles au *curandero* qui les manipule. Ils peuvent le conseiller ou l'avertir... Ils lui indiquent comment opérer la guérison à l'aide de l'infusion de San Pedro, qui est la base de la pratique des *curanderos*. Ils indiquent les dangers à surveiller et ce qui doit être fait pour la maladie. Si l'on ne boit pas San Pedro, il n'y a rien... Les plantes ont le pouvoir de se manifester. Il est possible qu'elles aient un esprit connecté avec le pouvoir de San Pedro et le pouvoir du *curandero*.

Sur la force des plantes magiques, il ajoute :

Le *curandero* ou *brujo* (sorcier), lorsqu'il invoque l'assistance des plantes dans le rite de guérison, les influence aussi. Il leur infuse sa propre force spirituelle. Il donne aux plantes le pouvoir magique qui devient, disons, le pouvoir que contient la plante comme résultat de s'être enracinée dans la terre et d'y avoir puisé la force magnétique. Et l'homme, qui est un élément du cosmos, actualise cette potentialité chez la plante grâce au pouvoir de son psychisme. La plante reçoit son influence et la lui renvoie quand il la demande. En d'autres termes, l'esprit de la plante vient au jour lorsqu'elle reçoit l'influence psychique et spiri-

tuelle de l'homme. C'est lui qui réalise la virtualité magique des plantes. Croissant en un lieu désert, non touchées par des éléments étrangers, les plantes avec l'eau produisent le pouvoir magique par la vertu de la dualité.

Il semble donc qu'une fois que le pouvoir du *curandero* a été activé par le cactus psychédélique San Pedro, son contact avec la terre est renouvelé par un flux réciproque d'énergie, par l'intermédiaire des plantes magiques.





LE SYMBOLISME ET LE POUVOIR DE LA MESA

CHACUNE *CURANDERO* a sa *mesa* qui, comme on l'a dit, est une collection d'objets de pouvoir étalés sur le sol, comme sur un autel, à l'occasion des séances de guérison. Les objets ont une valeur positive ou négative. La *mesa* symbolise la dualité de ce monde-ci et de « l'autre réalité » comme elle se manifeste dans la lutte du bien et du mal. Parmi les objets de pouvoir, les opposés sont complémentaires plutôt qu'antagonistes, comme les deux faces d'une pièce de monnaie.

Pour le *curandero*, l'existence de forces opposées n'implique pas que l'on scinde le monde en deux (le « sacré » et le « profane ») ni que l'on établisse une barrière rigide entre la matière de ce monde-ci et l'esprit de l'« autre ». Au contraire, dans la vision, le *curandero* perçoit l'unité dans l'interaction dynamique des forces du bien et du mal. Une telle vision du monde est très souple et très ouverte : elle laisse place à l'intégration de nouveaux éléments ou symboles dans la structure qui détermine le comportement du *curandero*.

Cette façon de percevoir la réalité rend probablement compte de l'aptitude de Gálvaez à résoudre d'apparentes contradictions dans sa vie quotidienne (à la fois docker, ou pêcheur, et individu sensible et artiste, etc.). Il a développé la capacité d'évoluer avec le même bonheur dans deux univers religieux à la fois, l'univers traditionnel et le catholicisme romain. Sa confiance dans les « anciens » et dans le cactus psychédélique est aussi absolue que sa foi dans le Christ, la Vierge et les saints. À preuve, cette déclaration :

Je salue les anciens, les hommes de pouvoir, les hommes des temps anciens... pour leur force psychique, leur pouvoir, leur magnificence, et les saints pour... leur esprit, leur personnalité... leur grand pouvoir de philosophes, écrivains, poètes... afin qu'ils m'aident à découvrir les causes du mal et à trouver un remède. J'invoque toujours les anciens, *brujos*, *curanderos*, morts et vivants, j'appelle leurs esprits, leurs personnalités. Ils envoient des idées qui peuvent sortir quelqu'un de transe, le sortir de l'ornière s'il suit un mauvais chemin. C'est pourquoi j'appelle aussi saint Augustin, Moïse, Salomon, saint Cyprien, saint Paul, je leur demande aide et conseil dans les moments de doute.

De la même façon, Gálvaez ne voit aucune contradiction entre la médecine moderne et la guérison traditionnelle : suivant la situation, et suivant son diagnostic, il

emploie volontiers des produits pharmaceutiques. Il ne considère pas non plus la médecine moderne comme une menace à sa vision ; au contraire, il cherche à intégrer à sa pratique les techniques et le savoir scientifiques ; il suit à cet effet des cours par correspondance et lit des livres médicaux. Aussi, en cas de désordres organiques avancés ou chroniques, il recommande l'hospitalisation et un traitement médical pour augmenter les effets de ses propres prescriptions.

Revenons à la *mesa* : en accord avec le concept des complémentaires opposés, la *mesa* est divisée en deux grandes zones inégales, appelées *campos* (champs), ou *bancos* (bancs). Les deux zones sont séparées par une aire « neutre ». Le côté gauche est appelé *campo Ganadero* (champ du Malin, Satan). Il contient des objets associés aux forces du mal, au monde souterrain et à la magie noire, principalement des fragments de céramiques antiques et de pierres provenant des ruines archéologiques, de pair avec de l'alcool de canne, une patte de cerf et une conque marine. Cette zone est gouvernée par Satan, dont les pouvoirs négatifs sont concentrés dans trois bâtons : la Baïonnette de Satan, le Bâton chouette et le Bâton de la femme seule. Les trois bâtons sont plantés en terre derrière les objets du *campo Ganadero*. Un sorcier se servirait de

cette zone négative à des fins magiques personnelles ou pour opérer des guérisons contre monnaie sonnante et trébuchante. Un guérisseur bénévole comme Gálvaez consulte cette zone dans les cas d'ensorcellement, d'envoûtement ou de mauvais sort, puisque c'est en creusant dans ce champ qu'on trouvera la racine du mal.

Le côté droit, plus ample, s'appelle *campo Justiciero* (champ du Juge divin, ou de la Justice divine). Il contient des objets liés aux forces du bien ou à la bonne magie : images de saints, objets de pouvoir positif – pierres, coquillages, bols, un verre, un poignard, un *maracas* – et certaines substances, comme trois sortes de parfums, de l'eau bénite, du tabac, du sucre et du citron ; enfin un récipient empli de vingt litres d'infusion de San Pedro. Cette zone est gouvernée par le Christ, dont les pouvoirs positifs sont concentrés dans huit bâtons plantés derrière les objets. Les huit bâtons sont : Bâton poisson-scie, Bâton aigle, Bâton lévrier, Bâton colibri, Bâton de la Vierge de Merci, Bâton de saint Paul, Sabre de saint Michel-Archange et Sabre de saint Jacques le Majeur.

La zone médiane est le champ neutre (*campo Medio*) Elle contient des objets neutres, où le bien et le mal s'équilibrent. Cette zone est gouvernée par saint Cyprien (un puissant magicien qui se convertit au christianisme), dont

les pouvoirs sont concentrés dans un Bâton serpent. Les objets neutres, ou « équilibrés », sont un morceau de bronze (solaire) ; une pierre symbolisant la mer et les vents, un pot de verre contenant les plantes magiques, une statue de saint Cyprien, une « pierre de fortune » et un « miroir » de cristal de roche. Ces objets symbolisent les forces du cosmos qui peuvent être utilisées pour le bien ou pour le mal, suivant l'intention. La zone médiane de la *mesa* est le point focal de la « vision » du *curandero*. Le *curandero* considère que, étant neutre, cette zone peut refléter sans distorsion le problème étudié, généralement dans le pot de verre contenant les herbes magiques, ou dans le miroir de cristal de roche.

Les objets de la *mesa* ne sont pas assemblés au hasard. Ils ont été accumulés, une année après l'autre, par le *curandero*, au long de sa carrière. Gálvaez commença à pratiquer avec seulement le strict minimum : les ustensiles et les objets-clés pour chaque champ. Comme il gagnait en habileté, il élargit sa collection, remplaçant, aussi, certains objets par d'autres, considérés comme plus puissants. Chaque objet a été très soigneusement choisi, et acquis dans des circonstances particulières. Chacun a une signification unique pour le *curandero*, en plus de son propre *cuenta* (ou « compte »), activé par San Pedro

comme par un catalyseur. Dans le cas de Gálvaez, de nombreux objets de pouvoir proviennent de matériaux préalablement choisis, et particulièrement significatifs pour lui en tant qu'artiste et en tant que pêcheur. De toute évidence, à l'intérieur de la grille symbolique transmise de maître *curandero* à apprenti, il y a place pour la création personnelle, une fois que l'on possède la maîtrise de l'art de guérir. On peut en dire de même des *tarjos*, ou chants, du *curandero*. Il apprend les chants cycliques et les rythmes traditionnels et, comme avec les objets de pouvoir, c'est sur cette base complexe qu'il crée selon son talent et selon l'inspiration qu'il reçoit de toutes les sources de pouvoir.

L'un des plus importants objets de pouvoir de Gálvaez, activé par San Pedro et utilisé dans les cas très graves de sorcellerie ou de magie noire, est « le chat ». Son récit est intéressant lorsqu'on sait le rôle des chats dans les récits de sorcellerie européens, et surtout les liens étroits entretenus par le chamanisme sud-américain avec le monde des félins.

J'ai quelques talismans que j'ai préparés selon mes propres idées et les illuminations que j'ai eues dans mes rêves. Le chat joue un rôle-clé en sorcellerie et son regard est chargé de pouvoir. Lorsqu'un chat meurt... les yeux restent ouverts. Toute la tragédie qui s'est passée à l'heure de sa mort s'y reflète... C'est pourquoi j'ai préparé ce

talisman. J'ai attrapé un chat, je l'ai tué et j'ai bu trois fois son sang. J'ai trois fois sucé le sang à sa nuque, et ensuite j'ai enlevé les yeux. Puis j'ai coupé la patte droite. J'ai mis ensemble la patte et les yeux dans un récipient avec de l'*agua cananga* (un parfum de couleur sombre) pendant un cycle complet de la lune... Après quoi j'ai ajouté de l'*agua florida* (eau parfumée). Et après l'*agua florida* j'ai mis de l'alcool de canne afin de donner du courage au chat, et le pouvoir d'enivrer un homme avec son regard. Les yeux, je les ai cousus ensemble avec du fil de soie rouge et vert, et je les ai attachés à une pointe de flèche en silex que j'avais trouvée dans une tombe, dans un site archéologique. Je porte ce talisman sur moi. Je m'en sers la nuit pour parer aux attaques d'un chat, d'un félin ou d'un esprit envoyé par un sorcier pour me déranger. Tout ce que je fais est de lâcher mon chat sauvage au moyen de quelques étincelles que je tire de la flèche de silex. Le chat part dans les collines en poussant des cris... Je m'en sers sur un morceau de cristal de roche. Le cristal est comme un miroir et dans ce miroir le chat voit tout ce qui bouge. Tout ce qui peut déranger, il le voit là. Ses yeux s'éclairent comme des ampoules électriques ! Voilà comment le *curandero* prépare un talisman, suivant son idée, l'inspiration qu'il reçoit d'un rêve, son intuition personnelle.

En lui-même, le concept de la *mesa* avec ses objets de pouvoir représente bien la fusion de deux univers symboliques dans la pratique des *curanderos* modernes – l'univers européen chrétien et l'univers indien tradi-

tionnel. Tous les chamans ont des objets de pouvoir, et beaucoup de ceux que possède Gálvaez sont caractéristiques des chamans dans de nombreuses cultures, comme l'est la façon dont il les a obtenus. Les saints, le Christ, Satan, la Vierge, etc. sont bien sûr chrétiens, mais leur fonction ici s'apparente beaucoup à celle des forces positives et négatives dans le chamanisme indigène. Un « monisme dualiste », ou la nature complémentaire des opposés, caractérise d'ailleurs beaucoup de systèmes symboliques indigènes.

Pour comprendre comment fonctionnent les objets, il est important de se souvenir que, pour le *curandero*, ce ne sont pas des objets sans vie. Chacun est le point focal d'une force particulière. Pris collectivement, ils sont une projection de sa propre puissance psychique interne, qui est activée à chaque fois qu'il a recours à la *mesa* après avoir bu de l'infusion psychédélique de San Pedro. C'est ce qui ressort clairement du récit qui va suivre, où Gálvaez raconte comment il a trouvé une antique trousse de sorcier dans un site archéologique, et qu'il l'a rapportée chez lui dans l'espoir de s'en servir pour son propre travail :

– Je l'ai prise pour « rabattre » (*rastrear*), pour voir quel type c'était. Les objets se sont révoltés. Des animaux étranges et des bêtes monstrueuses apparurent, saisis par la faim, cherchant qui dévorer. Ensuite, quand j'ai placé la trousse

sur ma *mesa*, tout s'est déformé, tout s'est obscurci, tout est devenu noir. Les objets ont commencé à saigner. Plusieurs personnages aux crocs saignants arrivèrent et demandèrent ma femme et mes enfants. Alors j'ai essayé de les jeter dehors. J'ai purifié la trousse avec de l'eau bénite et je l'ai brûlée, parce que, du moment où je l'avais introduite dans ma maison, avait commencé sur le toit un vacarme pareil à une course de bêtes sauvages. Et je n'ai été laissé en paix qu'après que j'eus fait des moulinets cabalistiques avec mes sabres pour chasser les influences... la trousse ne pouvait pas me servir. C'était un objet noir, un objet de sorcellerie. C'est-à-dire, il était utilisé en sorcellerie... aux temps ancestraux, par les Mochica ou les Chimú... pour détruire les fermes, les moissons, les organes humains, etc.

– Et ce pouvoir du mal reste préservé là pendant des siècles, n'est-ce pas ?

– Oui, tout le mal avait été préservé pendant des siècles pour une raison : l'objet avait reçu l'influence d'une mauvaise personne... Une fois influencé, l'objet absorbe la potentialité, disons la potentialité psychique de l'homme qui le manipule, et en demeure imprégné à jamais.

Une fois que le *curandero* a installé sa *mesa*, il est prêt à commencer la séance de guérison. La séance comporte deux temps : 1. les actes rituels, 2. les actes de guérison. La partie rituelle dure généralement de dix heures du soir à minuit ; le diagnostic et/ou le traitement dure de

minuit à quatre heures du matin environ. La séance tout entière se déroule dehors, en général dans un espace délimité par un mur ou une barrière ; elle peut être tenue n'importe quelle nuit de la semaine sauf le lundi, « jour des Esprits », où les âmes des défunts sont censées errer à l'air libre.

La partie cérémonielle se compose de prières, d'invocations et de chants (accompagnés par la pulsation rythmique du traditionnel tambour de chaman) adressés à tout le panthéon surnaturel des croyances indigène et catholique romaine. Les trois parfums mentionnés plus haut servent à « purifier » la *mesa* et l'infusion de San Pedro. À intervalles réguliers, chaque personne présente doit absorber par les narines une mixture que l'on appelle tabac (*tabaco*). On nomme cette action « élever », sans doute parce que le récipient contenant le liquide est élevé et son contenu versé dans les narines – mais le terme peut aussi avoir une connotation symbolique. Enfin, à minuit, lorsque les rites ont été accomplis, chaque personne présente doit boire une tasse de la décoction de cactus hallucinogène, après quoi elle est rituellement « lavée » par le *curandero*. En buvant la première tasse, le *curandero* inaugure le rite de San Pedro, et ses deux assistants le closent en buvant les dernières.

La partie curative qui suit consiste en une suite d'actes thérapeutiques opérés par le *curandero* pour chacun des participants. Chacun vient à son tour en face de la *mesa*. Le *curandero* chante un *tarjo* (chant rituel) en son nom, tandis que tout le monde se concentre sur les bâtons, derrière la *mesa*. L'un des bâtons, représentant le point crucial du mal du patient, est censé vibrer. Lorsqu'on a décidé quel bâton avait bougé, ce bâton est tendu au patient pour qu'il le tienne dans sa main gauche. Le *curandero* chante alors le *tarjo* du bâton, ce qui a pour effet de concentrer sa « vision » et d'activer le pouvoir du bâton et des objets qui y sont associés. Suit un long discours divinatoire du *brujo*, contant des événements et décrivant des personnes intervenues dans la vie du patient. Il arrive que des personnes présentes partagent les visions du *curandero*. Pendant cette phase, le *curandero* « voit » la cause du *daño* (ensorcellement), de l'*enredo* (magie d'amour) ou du *suerte* (mauvais sort), qui trouble le patient. Une fois le mal exorcisé, les deux assistants du *curandero* « élèvent » le patient – c'est-à-dire qu'ils se tiennent l'un devant et l'autre derrière lui (ou elle) et lui administrent par les narines, selon les indications du *curandero*, tout ou partie des ingrédients entrant dans la composition de la mixture de tabac. Alors le patient lève le bâton à hauteur de son visage, en même temps

qu'il absorbe le liquide déposé dans ses narines. Ensuite l'un des assistants « lave » le patient en frottant le bâton sur tout son corps. À la suite de quoi l'assistant fend l'air avec le bâton, emplit sa bouche d'un liquide indiqué par le *curandero* (jus de citron, parfum, San Pedro, etc.) et le pulvérise sur le bâton, avant de le replanter à sa place, derrière la *mesa*. Une fois que chacun est venu à la *mesa*, le *curandero* clôt la séance et tous s'en vont après un rite de purification final.

Ainsi, par l'entremise d'une cérémonie élaborée, de musique, de parfums, de boissons, de symboles, la séance rituelle stimule les cinq sens du patient dans un environnement culturel qui lui est familier. En outre, lorsqu'il comparaît devant la *mesa*, le patient est l'objet de l'attention de toutes les personnes présentes, qui l'entourent de leur sympathie et se concentrent sur son problème. Tout cela, à quoi il faut ajouter l'infusion faite à partir d'une substance psychédélique, a pour effet de rendre le patient réceptif à la thérapie proprement dite.

Le tabac liquide que chacun absorbe par les narines, avant de consommer l'infusion hallucinogène, est obtenu, pour chaque individu, par le mélange, dans un coquillage bivalve, des ingrédients suivants : des feuilles séchées d'un plant de tabac sauvage et vierge ; un peu d'infusion

de San Pedro, pour son action catalytique ; du sucre candi et du jus de citron, symbolisant la douceur, et dont l'effet est de rendre l'esprit du patient réceptif au traitement ; deux parfums, l'un pour renforcer l'action du sucre et du citron, l'autre, de couleur sombre, symbolisant le feu ou l'agent purificateur du mal ; de l'eau parfumée, symbolisant les plantes magiques qu'elle préserve ; et de l'eau-de-vie, de l'alcool de canne, représentant la force intoxicante des puissances du mal – qui doivent être invoquées si l'on veut aller à la racine du déséquilibre.

Gálvaez décrit comme suit le rôle joué par le tabac dans le mélange :

– Le tabac pur (*sayri* ou *huaman tabaco* – le Fameux Faucon, comme l'appelaient les anciens) donne le pouvoir de « visualiser »... il donne une vue très rapide, de la présence d'esprit et de l'imagination. C'est pour cette raison que dans les anciens temps l'on utilisait le râpé à base de tabac moulu pour « éclaircir » l'esprit. Nous... *curanderos*... utilisons le tabac exactement de la même façon : pour clarifier notre esprit et hâter le cours de nos pensées vers l'atteinte du but que nous poursuivons.

– Pourquoi le prendre par les narines ?

– Parce qu'alors le tabac est proche de certains nerfs moteurs qui le transmettent au cerveau. Il touche les papilles olfactives qui vont directement au cerveau. Ainsi, son pouvoir est plus grand et son action plus rapide.



L'EXPÉRIENCE DE SAN PEDRO : CURANDERO ET PATIENT

DES NOMBREUSES HEURES de conversation avec Gálvaez, enregistrées sur bande magnétique, et de la participation à ses séances de guérison, on peut tirer la conclusion suivante : le *curandero* fait l'expérience du cactus psychédélique San Pedro comme d'un catalyseur qui lui permet de transcender les limites inhérentes à la condition de simple mortel. Avec l'aide de San Pedro, le *curandero* active tous ses sens, projette son psychisme ; monte ou descend dans les mondes surnaturels ; repère et combat les causes d'ensorcellement, de mauvais sort et de maladie ; affronte et défait des animaux féroces, les démons de la maladie et les sorciers qui les envoient ; franchit les barrières du temps, de l'espace et de la matière ; dit le passé, le présent et le futur – en bref, il atteint la vision, il « voit ».

Voici quels sont, selon Gálvaez, les effets de San Pedro :

... D'abord un léger étourdissement que l'on remarque à peine. Puis une grande vision, un éclaircissement de toutes les facultés de l'individu. Il produit un léger engourdissement dans le corps et ensuite une grande tranquillité. Alors

vient le détachement, une force de vision, qui intègre tous les sens : la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher, le goût, y compris le sixième sens, le sens télépathique qui permet de se propulser à travers le temps, l'espace et la matière... San Pedro développe le pouvoir de la perception, en ce sens que si l'on veut percevoir quelque objet fort éloigné, un objet de pouvoir ou une source de maladie, par exemple, on peut le voir clairement et agir dessus. San Pedro provoque aussi un nettoyage général de l'organisme, des reins, des organes digestifs, du sang.

Lorsqu'on lui demande comment San Pedro l'aide à soigner le malade, et quels effets il a sur ce dernier, Gálvaez répond :

San Pedro a un grand pouvoir, parce qu'il est branché sur les saints, les collines, les lieux sacrés, les lacs, les rivières... San Pedro, je l' « élève » psychiquement avec mon esprit et mes sens, selon que mon rayon d'action, c'est-à-dire mon pouvoir, l'irradie dans le temps, l'espace et la matière qui m'entourent... Alors San Pedro se manifeste dans le patient sous la forme de vomissements, de transpiration, quelquefois de danses. Parfois, durant le diagnostic, un patient commence à danser tout seul ou à se tordre par terre. C'est le pouvoir du mal, jusque-là bloqué dans la personne, qui se déchaîne. Nous ne sommes pas tous résistants. Certaines personnes sont très sensibles, peu équilibrées. Quoi qu'il en soit, San Pedro tend à atteindre le subconscient et à modifier en profondeur les états de

conscience. Il pénètre dans le sang, monte, disons, jusqu'au système nerveux et au cerveau. Alors opère la vision, et s'ouvre un sixième sens. Alors l'individu « voit » son passé, le présent et le futur proche.

Que signifie pour Gálvaez le concept de « subconscient » ?

Le subconscient est la partie supérieure de l'homme. C'est comme un grand sac où il emmagasine souvenirs et expériences passées. Faire « bondir » l'individu hors du conscient, telle est la tâche du *curandero*. Les plantes magiques, les chants, la recherche des racines du mal ouvrent le subconscient de la personne. Le subconscient s'ouvre comme éclôt une fleur, et il dénoue ses blocages. Tout seul, il fait les choses, il dit les choses. C'est là une pratique fort efficace, que les anciens connaissaient bien.

On notera que Gálvaez distingue de l'ensorcellement la maladie où des nœuds psychiques inconscients doivent être déliés.

Gálvaez revient encore et toujours à l'attente de la vision par le *curandero* comme le foyer central de la séance de guérison. « Voir » ne consiste pas seulement pour lui à percevoir « quelque objet fort éloigné, un objet de pouvoir ou une source de maladie par exemple », mais implique l'expérience de voyages extatiques, dans la transe induite par San Pedro :

J'ai appelé des saints, des collines, des lieux sacrés, et j'ai disparu. Ma personnalité s'est déployée, je n'étais plus à la *mesa*, j'étais ailleurs... L'esprit humain a un grand pouvoir, un pouvoir surnaturel. Et, bien sûr, on doit mettre ce pouvoir en œuvre pour diriger une séance... Pendant les séances, parfois, je cherche une force, par exemple un lieu sacré ou un haut lieu, et, tout à coup, tandis que je chante et siffle, l'énergie est activée, le branchement se fait, et je sens que j'entre dans la colline qui m'ouvre tous ses passages, tous ses labyrinthes. Et, soudain, je reviens. Alors j'ai « vu ».

Gálvaez me raconte aussi que les *curanderos* du nord du Pérou ont leurs lacs sacrés, nommés Las Huaringas, où ils vont se baigner, et sur les bords desquels ils cueillent les plantes magiques – « pour le bien et pour le mal ». Je lui demande s'il s'est rendu personnellement à ces lacs. Physiquement non, me dit-il, mais de façon surnaturelle, par le moyen du pot de plantes magiques.

Lorsqu'une décoction préparée par un sorcier a causé la maladie, l'esprit de la décoction

... vient chercher ce qui lui manque. Une lumière scintillante comme celle d'une luciole vient chercher son « os », que le sorcier a introduit dans le ventre du malade – et qui le brûle, qui le tue. Tant que le patient n'a pas expulsé le corps étranger, la luciole est là, à tourner.

Dans certains cas particulièrement sérieux, les forces qui causent le mal peuvent être assez puissantes pour attaquer le patient pendant la séance de guérison, dans un violent effort pour contrecarrer l'action thérapeutique du chaman. La situation est alors très critique, et exige une réplique rigoureuse, adaptée à l'état d'urgence. Le *curandero* saisit l'un des sabres de sa *mesa* et charge dans le vide, au-delà de l'assemblée. Un duel féroce se déroule entre lui et les forces adverses (que lui seul « voit »). Il zèbre l'air de sa lame et le creuse en moulinets vertigineux. Ensuite, sept sauts périlleux selon le tracé d'une croix, tenant le sabre à deux mains, présentant la lame dehors. Ces culbutes rituelles doivent chasser les invisibles assaillants et frapper le sorcier qui les téléguide.

Si les forces hostiles sont très puissantes, elles peuvent s'en prendre au *curandero* lui-même. En de tels cas, il lui faut s'en remettre à l'aide et à la protection de grands alliés :

Parfois des monstres se sont lancés contre moi avec l'intention de me nuire. La présence du Seigneur et sa puissante lumière m'ont permis d'échapper à la perdition. J'en sors toujours sain et sauf parce qu'il y a des êtres dans l'autre « maison », de grands *curanderos*... Je les appelle dans mes prières, ils viennent toujours à mon aide.

En bref, à l'intérieur de la grille culturelle indigène, l'infusion San Pedro active les pouvoirs propres du guérisseur, et, en même temps, l'énergie contenue dans les objets de pouvoir de sa *mesa*.

Elle ouvre « comme une fleur » le subconscient du patient. Les racines du mal deviennent perceptibles au chaman et il a prise sur elles. L'infusion San Pedro éveille tous les sens du *curandero*, y compris un sixième sens, d'une importance vitale ; elle le conduit à la « vision » – point central de la séance de guérison et réalisation suprême du *curandero*. Pendant ces séances difficiles et dangereuses, le *curandero* place sa foi dans les êtres spirituels, aussi bien les figures du panthéon chrétien que celles du mythe indien, qui lui apportent aide et protection.



L'EXPÉRIENCE DE SAN PEDRO : L'APPRENTI

PENDANT MON SÉJOUR sur le terrain, en 1970, je n'ai réellement participé qu'à trois séances de guérison. Aussi n'ai-je eu le temps ni de commencer à « voir », au sens où l'entend Gálvaez, ni encore moins de mener à bien une analyse pertinente du processus. Le problème était aggravé par les chausse-trapes que me posait mon savoir d'anthropologue : magnétophone, carnet de notes, et le plus vif besoin de recueillir des données ethnographiques sur un phénomène à peu près inexploré. Le résultat fut la pauvreté de mes premières expériences. Cet échec subjectif sera utile s'il révèle l'importance des facteurs culturels dans l'expérience psychédélique. C'est en gardant à l'esprit les limitations inhérentes à mon expérience d'alors que l'on pourra apprécier la relation qui suit.

Lors de la première session, l'infusion San Pedro ne produisit pas d'effet notable, quel qu'il fût. Jusqu'à minuit, j'enregistrai sur bande magnétique la phase cérémonielle de la séance. Après avoir bu l'infusion et enregistré le *tarjo* adressé au premier patient, j'ai laissé le magnétophone de côté et commencé à participer à la séance de guérison.

Je n'ai personnellement rien ressenti, et je n'ai pas « vu » trace des animaux ou des étoiles que percevaient, apparemment, le *curandero* et l'assemblée. Une fois la séance finie, vers cinq heures du matin, j'ai dormi profondément jusqu'à midi. Durant tout l'après-midi, j'ai ressenti un très léger mal de tête dans la région des lobes frontaux, qui disparut dans la soirée.

À la séance suivante, quinze jours plus tard, San Pedro fit de l'effet, bien que je sois resté occupé à mon magnétophone durant toute la séance. Le lendemain matin, dès que je m'éveillai, je jetai sur le papier les notes qui suivent :

Finalelement obtenu quelques résultats avec San Pedro. Sensation de chaleur et de détente. À trois heures du matin, commencé à voir ce que Gálvaez appelle un *remolino*, un tourbillon de lumière jaune et rouge, qui s'imprimait légèrement sur tout ce que je regardais. Aussi des éclairs lumineux partant des coins de mes yeux lorsque je bougeais la tête soudainement... pleinement conscient de l'environnement, pas de malaise ni d'étourdissement – une grande détente. Encore rien vu de ce que tout le monde voit, mais remarqué les malades « attaqués », penchés en arrière, raides, comme si quelque force les tirait. Dans la nuit, remarqué un contour blanc, comme un phénomène d'aura, autour de chaque patient lorsqu'il venait à son tour devant la *mesa*. Les contours d'un patient avaient l'air de fondre : Gálvaez dit que le patient était dans un état d'indécision !

En deux occasions, vu « vibrer » l'un des douze bâtons, alors que les autres restaient immobiles. Chaque fois, c'est ce bâton-là que le patient a pris en main, devant la *mesa*.

Lorsque j'ai finalement été me coucher (à cinq heures du matin), alors que je commençais à m'assoupir, toutes sortes de motifs, de toutes les couleurs imaginables, se déployèrent devant mes yeux. Un plein kaléidoscope de formes, de motifs et de dessins apparut faiblement et doucement devant mes yeux. Je dormis trois heures. À la suite de quoi je me réveillai et me levai, sans ressentir aucun effet second désagréable – sinon la fatigue due au manque de sommeil.

Lorsque le *remolino* apparut, j'attendis une pause dans la séance de guérison pour questionner Gálvaez sur le phénomène. Il dit que le phénomène lui était tout à fait familier, qu'il apparaissait dans les premiers temps de l'expérience de San Pedro. Je puis en déduire qu'il se peut fort bien que les expériences sensorielles objectives déclenchées par San Pedro soient les mêmes pour tous les utilisateurs, quelle que soit leur culture. Il est sûr que la culture informe la conceptualisation et la formalisation mentale des expériences. Par exemple, même si San Pedro a fait effet durant cette seconde expérience, et si j'ai remarqué le patient « attaqué, penché en arrière, raide, comme si quelque force le tirait », je n'ai toujours « rien vu de ce que tout le monde voit ». Tout le monde,

apparemment, voyait quelque espèce de monstre qui l'attrapait par les cheveux et tâchait de l'entraîner. Les commentaires des participants et leur évident état de terreur me convainquaient assez que tous sauf moi avaient la même perception en même temps.

Plus tard j'ai appris que, comme moi, ces patients consommaient San Pedro pour la seconde fois. Et ils avaient fait *ensemble* l'expérience de quelque chose qui m'avait complètement échappé. Or ils n'étaient pas physiologiquement plus sensibilisés que moi par l'usage de la mescaline. Il paraît plus vraisemblable que leur degré de sensibilité et la communauté de vision soient dus au contexte culturel. À la différence de moi-même, ils étaient culturellement conditionnés à attendre de San Pedro certaines expériences, à la faveur d'une séance de guérison. Il est vraisemblable, aussi, que cette attente était commune à toute la société péruvienne de cette région du Nord, qui considère et pratique le *curanderismo* comme un système efficace de guérison. Renforcée par la longue histoire du *curanderismo* dans le Nord, et par les pratiques et croyances chamaniques traditionnelles qui le nourrissent, une telle attente déterminerait donc la façon dont le mental formalise l'expérience sensorielle neutre provoquée par l'action de San Pedro – c'est-à-dire

qu'elle déterminerait la façon dont l'expérience est perçue par les Péruviens du Nord. De mon côté, je percevais ces impressions « neutres » à travers la grille de mon propre conditionnement culturel – c'est-à-dire en observateur sympathique, mais « objectif ».

L'expérience de la troisième session, sept jours plus tard, fut similaire à celle de la seconde. Chaleur, sensation de détente, *remolino*, éclairs de lumière, l'aura autour des patients et l'éruption de couleurs après la séance – à ceci près que le *remolino* intervint plus tôt, à une heure du matin, et qu'il n'y eut pas d' « attaques ». Cependant, mes impressions furent beaucoup moins intenses que durant la séance précédente, et pourtant Gálvaez m'avait donné une double dose de tabac et de San Pedro, et, faisant l'effort de me donner sans réserve à l'hallucinogène, j'avais complètement laissé de côté mon magnétophone. Je passai toute la nuit à me concentrer autant que je le pouvais sur tout ce qui se passait, en tâchant d'y participer; en effet, je savais que j'allais rentrer aux États-Unis et que cette séance était la dernière. Gálvaez – le sage homme ! – me dit ensuite que ma deuxième séance avait été meilleure (en ce sens que les effets de San Pedro s'y étaient fait sentir avec plus de force) parce que mon mental (le déroulement conscient de ma pensée),

occupé par les opérations mécaniques de la bande magnétique, avait laissé la voie libre au subconscient. Au cours de la première et de la troisième séance, en revanche, j'agissais comme on m'avait appris à agir dans une situation d'apprentissage (d'acquisition de savoir), tendu, en alerte, concentré dans mon mental. Les Péruviens, eux, en interaction avec leur héritage culturel, s'étaient simplement détendus, s'offrant sans réserve à San Pedro et au *curandero*.

Gálvaez est bien conscient du rôle que joue la culture dans l'expérience qu'on a d'une substance psychédélique comme San Pedro. Lorsque je lui ai demandé pourquoi les gens des autres cultures semblent avoir tant de difficultés à voir ce que voit son peuple, il m'a répondu :

C'est peut-être dû à la position géographique ou à l'héritage culturel de la *raza* (la race, sous-entendu : indienne). Par exemple, la *raza* du Pérou s'enracine dans l'origine de l'univers. Elle est un avec l'univers et son commencement. Dans une *ambiente* (ambiance) comme le *curanderismo*, il faut prendre en compte toutes nos caractéristiques ancestrales – la race, le sang, la religion, la pensée, la culture. Aux temps anciens, on exerçait aussi cet art en Europe, mais il varie selon la position sur la planète. Je le crois parce que les gens qui sont venus à l'expérience, mes amis, mes *compadres* (compères) – originellement : ceux qui assistaient le père lors d'un baptême – parmi eux deux

ex-volontaires du Peace Corps n'ont jamais pu saisir ces choses sinon par la pratique. Je dis que la pratique est primordiale dans cette affaire. Plus l'on pratique et plus l'on entre dans le pouvoir. Plus l'on pratique et plus l'on est un avec l'*ambiente*.

Par sa vie, Gálvaez témoigne que la sagesse est la vocation de tout homme et qu'elle peut en être le lot – quels que soient le conditionnement culturel et la position sur la planète. La profonde sagesse qui s'incarne dans l'art de Gálvaez est un tribut rendu à l'esprit humain.





BIBLIOGRAPHIE

- CASTANEDA, Carlos, *Voir, les enseignements d'un sorcier Yaqui*, Gallimard, Paris, 1973.
- CRUZ SANCHEZ, G., "Applications populares de la cimora en el norte del Perú", *Revista de Farmacología y medicina experimental*, I, Lima, 1948a, 253 ff.
- DEKORNE, Jim, *Psychedelic Shamanism, the Cultivation, Preparation and Shamanic Use of Psychotropic Plants*, Loom Panics Unlimited, 1994.
- DOBKIN DE RIOS, Marlene, "Curanderismo psicodélico en el Perú : continuidad y cambio", *Mesa redonda de Ciencias prehistoricas y anthropologicas*, Lima, n° 58 A, tome A, pp. 139-149.
- "Fortune's malice : divination, psychotherapy, and folk medecine in Peru", *Journal of American Folklore*, LXXXII, 324, 1969c, pp. 132-141.
- "*Trichocereux panachoi* : a mescaline cactus used in folk healing in Peru", *Economic Botany*, XXII, 2, pp. 191-194.
- DRAGUNSKY, Luis, *El Curanderismo en la Costa Norte Peruana*, University of California, Los Angeles, 1968.
- FRIEDBERG, Claudine, "Utilisation d'un cactus à mescaline au nord du Pérou", *Proceedings*, VI International Congress of Anthropological and Ethnological Sciences, II, 164, pp. 21-26.
- GARCIA PIÑERIO, Juan J., *En busca de las plantas sagradas*, Ed. Gaia, 1996.

- GILLIN, John, *Moche : A Peruvian Coastal Community*, Smithsonian Institution, Washington D. C., 1945.
- GUTTIÉREZ-NORIEGA, "Aera de mesclinismo en el Perú", *América Indígena*, X, 1950.
- HARNER, Michael, *Hallucinogènes et chamanisme*, Georg éd., Lausanne, 1997.
- HUERTA, Ines Gonzales, "Identification de la mescalina contenida en el *Trichocereus pachanoi* (San Pedro)", *Revista del Viernes Médico*, XI, 1, Lima, 1960, pp. 133-137.
- KLUVER, Heinrich, *Mescal and Mechanisms of Hallucinations*, University of Chicago Press, Chicago, 1966.
- LYON, William S., *Encycolpedia of Native American Shamanism, Sacred Ceremonies of North America*, ABC Clio ltd, 1998.
- NEAL, J. M. et MCLAUGHLIN, J. L., "Cactus alkaloids, IX, isolation of N-methyl-3, 4-dymethoxy-phenethylamine and N-methyl-4methoxy-phenethylamine from *Ariocarpus retusus*", *Lloydia*, XXXIII, 3, 1970, pp. 395-396.
- POISSON, J., "The presence of mescaline in a peruvian cactus", *Annales pharmaceutiques françaises*, XVIII, 1960, pp. 764-76 — "Note sur le *Natem*, boisson toxique péruvienne et ses alcaloïdes", *Annales pharmaceutiques françaises*, XXIII, 1965, pp. 241-244.

Douglas Sharon a effectué de nombreuses recherches archéologiques et ethnologiques au Pérou. Il a été professeur d'anthropologie à l'université de Californie à Los Angeles (UCLA), avant de diriger le Museum of Man de San Diego, où il a fait une place importante aux peuples amérindiens.